

# [Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180323>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

robes et culottes collantes; comme tout cela dépeint bien l'originalité et la bêtise humaine.

» Après le défilé dans les rues, toutes les troupes sont venues se ranger au coin de la nouvelle place du verger du Château, et là, sur un immense plancher, elles ont exécuté tour à tour leurs chants et leurs danses.

» Mais une surprise nous attend encore; elle vient du char de l'Année. Sylvestre vient de disparaître, et du milieu du char s'élève alors, à la lueur des flammes de bengale, la déesse blanche, forte, orgueilleuse et pure qui plane sur les républiques, la déesse de la liberté, s'appuyant sur la hampe du drapeau fédéral.

» A cet instant, toutes les têtes se découvrirent et le cortège entier, accompagné par la fanfare de Payerne, entonna l'invocation patriotique, clôturant ainsi par un chœur à notre chère patrie cette fête si bien réussie. »

Nous apprenons que le roi de Suède continue à se montrer bienveillant envers la Suisse; il a fait annoncer à la Société d'agriculture de la Suisse romande qu'il mettait gratuitement à sa disposition un étalon et une jument de la race norvégienne, à choisir dans le haras de Christiana.

Le cheval de Norvège est plus grand que celui de Suède, il est hardi et docile et s'attache à son maître qui le paye d'une égale affection. Les routes de Norvège sont mauvaises, mais les chevaux ont le pied si sûr que jamais ils ne font un faux pas. Les auteurs parlent de leurs rencontres avec les ours et les loups et surtout avec ces derniers. Ces rencontres rares de nos jours arrivent pourtant quelquefois. Quand le cheval aperçoit un de ces animaux, s'il est accompagné d'une jument et de son poulain, il les place derrière lui et attaque furieusement son ennemi avec les jambes de devant dont il se sert si habilement que, en général, il sort vainqueur du combat.

## BENIGNA

HISTOIRE VILLAGEOISE

(D'après l'allemand d'Auerbach.)

L'enfant courut à la cuisine et jeta la béquille au feu. Mais Hans l'en retira promptement. Sa femme debout vers le foyer lui dit: « Tu peux la soigner, ce n'est pas moi qui l'ai demandée. »

— Et pourtant tu auras des bontés pour elle. Sinon, va du moins dans la chambre et dis lui que tu veux être méchante.

— A cela ne tienne, tu penses que je ne saurais le faire? Eh bien tu vas voir. »

Et la mégère entra résolument dans la chambre, se campa fièrement en face de la pauvre aveugle à laquelle elle dit que chacun savait bien de quoi elle était capable; qu'elle avait certainement séduit Korbhans par toutes sortes de manœuvres; mais quant à moi, poursuivit-elle; je ne suis pas si folle de soigner une vieille femme aveugle et dépravée. Enfin, s'exasperant de plus en plus, elle poussa l'oubli de tout sentiment au point de demander à Benigna pourquoi elle ne s'était point ôtée la vie.

« C'est, répondit Benigna, d'une voix douce et solennelle, parce qu'ainsi que toi, je dois méditer sur mon passé et profiter des épreuves que j'endure pour me corriger et devenir meilleure. »

A l'ouïe de cette réponse, la mégère lui tourna le dos, sortit de la chambre, et Benigna se trouva seule. Elle n'entendit plus rien que son hôtesse, qui, avec sa pelle et ses arpillons, faisait un vacarme épouvantable dans le grand poêle en catelle sur lequel elle semblait vouloir rejeter toute sa furie.

L'enfant entra dans la chambre en se plaignant de s'être glacé les mains en se lugeant. — « Alors ne te mets pas de suite vers le poêle, » lui dit Benigna. — Ah te voilà aussi, s'écria l'enfant, tu as de la chance, toi, tu ne sais jamais quand il fait nuit. — Est-il déjà nuit? demanda Benigna. — Oui certainement.

Benigna fit dire par l'enfant, à la maîtresse de la maison, que si elle pouvait l'aider à servir le souper, elle le ferait avec plaisir; je sais, ajouta-t-elle, peler les pommes de terre, et couper le pain pour la soupe. L'enfant se rendit à la cuisine et transmit cette offre; de grands éclats de rire se firent entendre vers le foyer; ce fut toute la réponse que Benigna obtint. L'enfant étant rentré à la chambre, Benigna le pria de lui indiquer la place de chaque meuble, afin qu'elle ne renversât rien. L'enfant lui expliqua tout, mais lorsque Benigna voulut sortir, l'enfant plaça sur son passage une chaise renversée qui fit trébucher et tomber la pauvre aveugle. L'enfant sortit de la chambre en poussant de grands rires, et Benigna regagna sa place à tâtons.

Korbhans avait remis Benigna à sa femme et s'en était allé au cabaret avec la pensée que sa femme s'adoucirait en voyant que la chose était sans remède. Ce ne fut que bien des heures plus tard qu'il revint, portant le lit de Benigna. On le monta dans la mansarde, où l'enfant avait aussi le sien. Benigna demanda à celui-ci, s'il avait aussi un bon lit. L'enfant lui répondit en grognant, que cela ne la regardait pas. Toutefois Benigna examina en tâtonnant la misérable couchette et, ayant remarqué combien elle était maigre, elle prit de son propre lit un duvet dont elle couvrit l'enfant. L'enfant faisait le poing à la sorcière, toutefois il daigna accepter ses marques de bonte et ne tarda pas à s'endormir. — Quelques moments après, dans un rêve, l'enfant cria « maman! Benigna tressaillit à l'ouïe de ce simple mot. Elle n'avait jamais crié « maman » et n'avait jamais voulu qu'on l'appelât de ce doux nom. Elle soupira dans le silence de la nuit, et, du milieu de l'air glacé de la mansarde, elle demanda combien de temps encore elle devait gemir dans les ténèbres et le froid, avant que la mort la délivrât?

Tandis que Benigna veillait dans la mansarde, Korbhans parlait à sa femme et l'engageait à bien traiter l'aveugle. J'ai, dit-il, la certitude qu'elle possède là-bas, hors du village, près des grands noisetiers, un trésor cache. Elle s'est fait conduire souvent en cet endroit, par sa défunte cousine Marguerite, et si on la traite bien, elle indiquera l'endroit à ses bienfaiteurs qu'elle enrichira. — La femme répondit que, si Benigna avait eu un trésor cache, elle ne se serait pas fait miser. Mais Hans soutint qu'elle l'avait fait exprès, qu'elle avait toujours eu le caractère bizarre, et qu'il tenait de sa sœur, à qui la défunte cousine l'avait confié, que Benigna possédait quelque chose en secret. La femme finit par entrer dans cette idée: elle se souvint que Benigna avait beaucoup gagné étant jeune, et que, plus tard, elle avait reçu d'abondantes aumônes.

Le jour parut. La famille de Korbhans vint chercher Benigna, et la conduisit à la chambre à manger. Benigna secoua la tête en se disant que maintenant tout irait mieux puisque la colère n'avait pu subsister l'espace d'une nuit. L'enfant ne voulut pas manger dans la même assiette que Benigna. Hans voulut l'en punir, mais Benigna le supplia de n'en rien faire, et ajouta qu'elle n'avait pas faim. « Mange seule » dit-elle à la petite, « n'est-ce pas tu t'appelles Babi? J'ai eu une petite sœur qui est morte jeune et qui s'appelait ainsi. »

(La suite au prochain numéro.)

L. MONNET. — S. CUENOUD.